

2/3564

CONCLUSION



DES

AFFAIRES DE LA PLATA.

La politique injuste est la source
de tous les maux, et la mère de tous
les crimes.

POI VIE



ARCHIVO y MUSEO
HISTÓRICO NACIONAL

1643, República

31 OCT 1912

Paris

B. 3042

DE L'IMPRIMERIE D'AD. BLONDEAU, RUE RAMEAU, 7.

1842.

CONCLUSION

DES

AFFAIRES DE LA PLATA.

La politique injuste est la source
de tous les maux, et la mère de tous
les crimes.

POLYB.

Au moment où M. Guizot, à propos de la discussion de l'adresse, se félicite à la tribune de la chambre des Pairs, de la solution satisfaisante des affaires de La Plata, il nous arrive de ce pays des lettres et des documents officiels qui donnent un démenti formel à ses déclarations mensongères.

Le sacrifice est consommé ; le traité Mackau a porté ses fruits, et l'influence de la France est peut-être à jamais perdue dans ces contrées.

Voici en peu de mots le récit des derniers événements par lesquels vient de se terminer cette longue lutte de la barbarie contre la civilisation, et dans laquelle cette dernière a succombé.

D. 330.393

Les deux corps composant l'armée libératrice aux ordres des généraux Lavalle et Lamadrid, ont été battus séparément, l'un à Tucuman, l'autre à Mendoza, par les lieutenants de Rosas, Pacheco et Oribe. Les derniers débris en sont dispersés, anéantis. Le général Lavalle s'est, dit-on, donné la mort pour ne pas survivre à sa défaite. Au mépris d'une capitulation signée, trente des officiers généraux et supérieurs ont été impitoyablement massacrés ; les têtes des plus vaillants d'entre eux, placées au bout des lances, ont été promenées en triomphe dans les camps. Leurs oreilles, coupées et salées, ont été envoyées en présent à Manuélita Rosas, digne fille du dictateur, et ces odieuses trophées, à ses yeux l'ornement le plus précieux de son salon, sont livrés par elle, avec orgueil, à l'admiration sauvage de ces cannibales.

Que dira M. l'amiral de Mackau en apprenant ces nouvelles? Rappelleront-elles à sa mémoire le langage digne et noble que lui tint la compagne infortunée du général Lavalle, dans la visite que M. l'amiral lui fit spontanément à Montevideo? Réveilleront-elles en lui le souvenir de l'émotion et des larmes qu'il répandit à la vue de son jeune enfant, dont la position lui parut si intéressante? Lui rappelleront-elles enfin les paroles de consolation et les marques d'un touchant intérêt dont il me rendait l'interprète auprès de l'élite de la population Argentine? Qu'il sache bien que tous alors, pleins de confiance dans son langage et dans ses mani-

festations d'intérêt, le saluaient avec enthousiasme et le proclamaient d'avance le sauveur de leur pays!

De tout cela, qu'est-il résulté? une déception amère pour eux : et pour lui à son retour à Montevideo après ses négociations, un accueil de malédictions bien méritées.

En présence de tant de souvenirs amers, qu'il dorme maintenant d'un sommeil tranquille s'il le peut, sous son manteau d'hermine, récompense du triste courage dont il a fait preuve, en signant ce traité cause de tant de désastres, et dont un des articles, aux yeux de tout homme qui connaît le caractère féroce de Rosas et l'état du pays, est une sentence de mort qui vient de recevoir son exécution par le massacre d'une foule de braves gens qui combattirent avec nous et pour nous, et qu'on appelait naguère, à la tribune nationale, les alliés de la France.

A la date du 28 juin dernier, M. Bellemare, délégué de la population française à Montevideo, publiait dans un compte-rendu qu'il adressait à ses commettants, que le ministre lui avait répondu : « Qu'il n'appartenait qu'au gouvernement du roi d'apprécier ce qu'il convenait de faire à cet égard, mais qu'on pouvait être certain qu'il tiendrait la main à ce que ces clauses fussent religieusement exécutées, et que dans le cas contraire, *la France serait plus que de ne pas ratifier le traité.* »

A pareille époque les mêmes promesses furent faites et plusieurs fois réitérées par M. le ministre des affaires

étrangères, au ministre plénipotentiaire de la république orientale de l'Uruguay, en ce moment à Paris, et cependant toutes sont restées stériles, et ce ministre ne reçut, en définitive, à la date du 4 janvier dernier, qu'une dépêche de M. Guizot par laquelle il lui exprimait le regret que le gouvernement de Sa Majesté le Roi des Français, éprouvait de ne pouvoir rien faire en faveur de son pays.

En sorte qu'au lieu du traité de commerce avantageux que ce diplomate venait proposer à la France, il ne lui reste plus qu'à prendre congé d'un gouvernement qui, après avoir abandonné ses alliés, le traite lui-même d'une manière si peu généreuse.

Eh bien nous avons en main la nouvelle officielle que Rosas a rejeté la médiation de l'Angleterre, à laquelle M. Guizot avait promis d'adjoindre celle de la France, et que le gouvernement oriental, dans son message aux chambres, affirme et déclare solennellement : « qu'il n'a jamais vu ni senti rien qui justifiait les promesses faites au ministre plénipotentiaire de l'Uruguay à Paris.

(Traduit littéralement du Message aux Chambres.)

Restait encore une dernière espérance, dans la mission d'un nouvel amiral, M. Massieu de Clerval, et dans l'envoi d'une force navale suffisante pour protéger nos nationaux, ainsi que le promettait encore M. Guizot ;

Mais notre correspondance nous apprend qu'elle s'est évanouie ; car malgré toutes les protestations du ministre des affaires étrangères, M. l'amiral Massieu de Clerval a quitté la station de La Plata, donnant l'ordre aux bâtiments sous ses ordres de le rallier à Rio de Janeiro où il se rendait, ne laissant devant Buénos-Ayres que la petite goëlette *l'Éclair*, et le brick *le Cygne* devant Montevideo, forces insuffisantes pour assurer une protection efficace.

Cette conduite de la part de l'amiral nous paraîtrait inconcevable si, comme on nous l'annonce, il n'avait pas déclaré n'avoir reçu aucune instruction pour chercher à rétablir la paix entre les deux républiques de La Plata.

N'est-ce pas une horrible dérision de prétendre en imposer, avec de si faibles forces, à Rosas tout-puissant aujourd'hui ? lorsque cet homme, en présence de M. l'amiral de Mackau, alors à la tête de 60 navires de guerre, pendant le cours des négociations, sous pavillon parlementaire, n'a pas craint de faire assassiner par ses siccaires, et presque sous les yeux de la flotte, un de nos plus estimables compatriotes, M. Varangot, dont M. de Mackau n'a pas voulu reconnaître la nationalité, malgré la présentation des titres authentiques qui lui ont été remis à bord du navire parlementaire ; titres reconnus valides par le nouveau chargé d'affaires, et adressés depuis au ministre des affaires étrangères.

Malgré l'évidence de ces preuves, M. l'amiral de

Mackau a préféré se contenter de la déclaration pure et simple du ministre de Rosas Arana , que M. Varangot n'était pas Français.

Cet assassinat dont les détails sont horribles, dans une circonstance si solennelle ; ce mépris du droit des gens qui seul était un cas de guerre, ont à peine attiré l'attention de M. l'amiral de Mackau ; il a passé outre, il a signé le traité.

Ne serait-il pas temps enfin que les réclamations de la famille de l'infortuné Varangot restées jusqu'à ce jour sans réponse, fixassent enfin l'attention du gouvernement.

Et cependant par suite du départ de M. l'amiral de Clerval, le même sort est réservé peut-être à plus de douze mille Français établis sur les rives de La Plata , dignes à tous égards quoiqu'on en ait dit, de l'intérêt d'un gouvernement vraiment national.

M. Guizot vante sans cesse les bons offices de l'Angleterre , et M. l'amiral de Mackau lui-même , a déclaré n'avoir en qu'à se louer, à l'occasion du traité de La Plata, des procédés et des bons offices de M. le ministre d'Angleterre Mendeville.

Pourquoi devons-nous encore reprocher à M. de Mackau, d'avoir voulu sciemment se tromper, en dédaignant la connaissance qui lui a été donnée à bord de la frégate la *Gloire*, d'un passage de la correspon-

dance du ministre anglais à Buénos-Ayres , au consul général de sa nation, à Montevideo ; dans lequel il s'exprimait en ces termes : « Rosas a été heureux jusqu'ici « mais il n'y a qu'un miracle qui puisse le sauver aujourd'hui. » Ce miracle, M. l'amiral l'a fait , et cependant, cette communication , il l'avait reçue de moi , la veille du jour où il partait pour traiter.

Ma tâche est accomplie ; j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour joindre encore mes efforts à ceux de mes anciens amis et compagnons d'armes, dont j'avais partagé pendant quelques années les fatigues et les dangers. Je n'ai plus qu'une pieuse larme à donner à leur mémoire.

Toutefois, il me reste encore un devoir impérieux à remplir, c'est de donner une dernière marque de sympathie à leurs familles et à mon pays d'adoption , en vouant à l'indignation de mon pays natal, la politique odieuse dont ils ont été victimes, politique contraire aux intérêts et à la dignité de la France.

ÉDOUARD TROLÉ,

colonel du génie

Attaché à l'Expédition de La Plata.

Paris.— Imp. d'Ad. Blondeau , rue Rameau , 7.

